

Volland, Sophie (v. 1716-1784)

Odile Richard-Pauchet

▶ **To cite this version:**

Odile Richard-Pauchet. Volland, Sophie (v. 1716-1784). Valérie André et Huguette Krief (dir.), Dictionnaire des Femmes des Lumières, Paris, Champion, 2015, coll. " Dictionnaires et références", n°25, t.2, p.1214-1216., 2015. hal-02490128

HAL Id: hal-02490128
https://unilim.hal.science/hal-02490128

Submitted on 24 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Volland, Sophie (v. 1716-1784)

Sophie Volland, de son vrai nom Louise-Henriette Volland, fut la maîtresse du philosophe Denis Diderot et son amie de cœur pendant près de trente ans. De cette figure restée discrète à l'extrême, on ne possède d'autre trace physique que la numérotation qu'elle apposait aux lettres reçues de Diderot, et le testament dans lequel elle lui lègue de façon si émouvante, peu avant son décès le 22 février 1784, « sept petits volumes des *Essais* de Montaigne, reliés en maroquin rouge, plus une bague que j'appelle ma pauline » - quelques mois avant la mort du philosophe lui-même en juillet. Ni femme de lettres, ni artiste, Sophie s'affirme néanmoins comme actrice des Lumières à travers cette présence vibrante, intellectuelle et sensible, qu'elle assurera auprès du philosophe jusqu'à sa propre disparition. Les lettres *de* Sophie sont perdues sans remède, détruites sans doute par elle-même lors d'une probable restitution : sa personnalité, ses idées, son caractère, sa culture, sa vie en somme ne nous sont connues que par les lettres *à* Sophie que Diderot lui écrivit de 1756, date supposée de leur rencontre, à 1774, lors de son retour de Russie. Cette correspondance quasi bi-hebdomadaire, ainsi réglée car née d'un pacte entre les amants, engendrée surtout par le déplacement presque six mois par an de Sophie à la campagne, dans le domaine familial d'Isle sur Marne (Marne), a connu toutefois de grandes éclipses : bien sûr la présence de Sophie à Paris durant la mauvaise saison, mais aussi les brouilles, les jalousies, les pertes et les destructions. Ainsi n'a-t-on pas retrouvé les premières lettres de Diderot, écrites de 1756 à 1759.

Sophie fut peut-être l'égérie, la muse du philosophe. Elle fut surtout un soutien, un regard aimant, fédérateur, tantôt maternel et tantôt malicieux, tantôt railleur et tantôt pudique, celui qui porta l'un des premiers le jugement de l'opinion sur l'œuvre et l'attitude d'un écrivain soucieux de tenir son rang dans le combat philosophique. C'est ce travail de l'ombre qui importe. Sophie, du propre aveu de son compagnon de plume, a sculpté en creux, de son regard d'amante et de lectrice, l'œuvre de Diderot, et surtout l'œuvre morale : « Combien je redouterais le vice, quand je n'aurais pour juge que ma Sophie ! J'ai élevé dans son cœur une statue que je ne voudrais jamais briser. Quelle douleur pour elle si je me rendais coupable d'une action qui m'avilît à ses yeux ! » (lettre du 25 mai 1759). Cette place vertueuse érigée dans le cœur du philosophe valut à la demoiselle son surnom de Sophie, la sagesse.

Sophie est issue d'une famille très bourgeoise, originaire de la paroisse Saint-Eustache, installée dans le quartier du Palais-Royal depuis quinze ans quand Diderot la rencontre. D'un grand-père directeur général des gabelles, et d'un père, Jean-Robert, écuyer, seigneur d'Isle, et directeur général des Fermes du Roi, elle vit dans l'aisance auprès de sa mère, Françoise-Elisabeth, née Brunel de la Carlière (v. 1690-1772). Dans l'aisance mais non dans l'aise : seule fille restée célibataire, d'une famille comptant deux sœurs mariées bourgeoisement et un frère décédé vers 1750, elle semble vouée à tenir compagnie à sa mère restée veuve, de surcroît personnage assez autoritaire : bref, un « pauvre petit satellite condamné à suivre la marche d'une planète principale, et à tourner autour de cette planète » (2 mars 1766).

La relation passionnée des amants quadragénaires s'organise donc autour de deux pôles semi-clandestins. D'une part une vie mondaine furtive, faite de rencontres au jardin du Palais-Royal (sur le banc d'Argenson), de visites sous contrôle et de plaisirs intellectuels partagés, comme le théâtre ou le concert, sans s'asseoir côte à côte. D'autre part une vie sensuelle discrète, autorisée par la complicité de la femme de chambre de Sophie, et surtout par la liberté de l'écriture. Bientôt, cette liberté-là sera la seule. Ces deux pôles sont aussi les deux « univers » géographiques et sociaux qui rapprochent Diderot et Sophie : le milieu d'affaires du Palais-Royal qui gravite autour du duc d'Orléans, réseau que Diderot ne manque pas d'activer pour venir en aide à ses proches et à ceux de Sophie. Puis le monde sensuel de la campagne, celle de l'est de la France où Sophie séjourne la moitié de l'année, en disciple zélée d'une mère propriétaire. Diderot, champenois aux façons marquées par la bourgeoisie paysanne, se plaît à évoquer la Marne « sa compatriote », qui baigne le pied de la propriété des Volland près de Vitry-le-François, et lui sert de lien charnel avec Sophie.

Mais ces centres d'intérêt ne sont pas les plus importants. Ce qui unit essentiellement les amants, c'est la vie de l'esprit, le plaisir de la conversation, le débat d'idées. Car cette demoiselle, du fond de sa prison dorée, est un esprit libre : et ne faut-il pas l'être, démesurément, pour soutenir les assauts d'une correspondance avec l'audacieux Diderot ? Si l'écrivain invoque très tôt le modèle héloïsien pour définir la relation de maître à disciple qui les unit, c'est pour donner bientôt à Sophie un rôle plus égalitaire au sein de leurs joutes intellectuelles, favorisé par une certaine androgynie physique et

morale du personnage : « ma Sophie est homme et femme quand il lui plaît » (10 mai 1759) ; « elle a de l'esprit comme un démon » (15 septembre 1760). Cette franchise virile, cette simplicité de caractère et de langage, elle les possède en partage avec une autre grande figure féminine du siècle dont la conversation enchantera Diderot : il s'agit de Catherine II. Le philosophe, lors de son voyage à Saint-Pétersbourg, causera avec elle « avec la même liberté que vous m'accordez », découvrant qu'elle possède « la connaissance des affaires de son empire comme vous l'avez de votre maison » (début mai 1774). Ce modèle de conversation incarné par Sophie inspire au philosophe l'intuition linguistique décisive qu'il faut s'intéresser au paradigme féminin dans la recherche, proche de la quête rousseauiste, d'un langage natif, idéal, transparent (« Aucune autorité ne les a subjuguées […] ; elles se sont fait un ramage délicat, à l'aide duquel on dit honnêtement tout ce qu'on veut quand on a été sifflé dans leur volière » (*Sur les Femmes*, *Correspondance Littéraire*, 1772).

Trois figures intellectuelles masculines restent associées à Sophie dans l'esprit de Diderot. Horace, « l'auteur de l'antiquité le plus sensé et le plus délicat » (22 août 1762), rapproche moralement et physiquement les amants : Sophie en offre à Denis un exemplaire, orné du portrait de la jeune femme en miniature, dû à la jeune artiste prometteuse Anne Vallayer, et disparu aujourd'hui. Montaigne, l'auteur de chevet de Sophie, leur fournit un fond commun d'allusions. Sophie lui doit sa cette liberté de ton, elle « qui fait tous les matins son oraison dans Montagne [*sic*] et qui a appris de lui, bien ou mal à propos, à voir plus de malhonnêteté dans les choses que dans les mots » (*Salon de 1767*). Mais cette liberté ne va pas sans cynisme, et lui vaut la remarque amusée qu'un Diogène, autre figure familière du couple, lui servirait bien d'amant (19 août 1762).

Toutefois Sophie, « honnête femme », sage et cultivée, n'écrit pas assez au gré du prolixe Diderot : la dissymétrie amoureuse commence dans ce rapport inégal à l'écriture, même si l'épistolier lui distille ses compliments. Puis les orages de la jalousie s'annoncent, attirés par un Diderot volontiers hâbleur ou mystificateur, jaloux lui-même, au premier chef, de l'une des deux sœurs de Sophie, Marie-Charlotte Legendre, dite « Uranie ». Des liens très tendres n'unissent-ils pas les deux femmes ? À son tour, dans une lettre du 18 juillet 1762, Diderot provoque Sophie, lui demandant son avis sur un cas de conscience qui l'agite et lui a été soumis par une autre dame : un époux peut-il à bon droit faire un enfant hors mariage à une célibataire en mal de progéniture ? Il a beau prétendre « n'être pas l'homme », en pareil cas Sophie se ferme comme une huître. D'autres intempéries passeront : la liaison de Diderot avec Mme de Maux, de 1768 à 1770 ; son voyage en Russie, dont il craint de ne pas revenir. Elles n'auront jamais raison du lien de lumière qui relie les amants. C'est même depuis l'étranger que ce nœud s'impose dans sa force écrite (« Dites-moi seulement que vous vous portez bien, et que vous m'aimez. Que je voie encore une fois de votre écriture », à la Haye, 13 août 1773), et dans sa dimension humaine, quasi-conjugale. C'est à Sophie que Diderot recommande sa fille Angélique, anticipant sur une disparition encore à venir, et résumant de façon lapidaire les traits de son amie : « inspirez-lui un peu de votre prudence et de votre raison » (la Haye, 31 mai 1774). À son retour, ils ne se quitteront plus ni des yeux ni du cœur, ainsi que l'atteste paradoxalement la fin des lettres.

Bibliographie :

D. Diderot, *Correspondance*, éditée par G. Roth puis J. Varloot, Paris, éd. de Minuit, 1955-1970, 16 vol.
D. Diderot, *Lettres à Sophie Volland*, éd. Marc Buffat et Odile Richard-Pauchet, Paris, Non-Lieu, à paraître.
B. Melançon, *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII^e siècle*, Montréal, Fidès, 1996.
G. Cammagre, *Roman et histoire de soi. La notion de sujet dans la Correspondance de Diderot*, Paris, collection « Les dix-huitièmes siècles », Paris, Champion, 2000.
O. Richard-Pauchet, « Sophie Volland et Denis Diderot dans les *Lettres à Sophie Volland* (1759-1774) : une amitié particulière », *Recherches sur Diderot et L'Encyclopédie*, n°39, octobre 2005.
O. Richard-Pauchet, *Diderot dans les* Lettres à Sophie Volland *: une Esthétique épistolaire*, collection « Les dix-huitièmes siècles », Paris, Champion, 2007.

Odile RICHARD-PAUCHET,
Université de Limoges